

METTRE FIN À L'ÈRE DES MINES.

Huit heures trois quarts avant de recevoir des soins

Colombie, 2004

J'aurais aimé continuer de vivre à la campagne, à cultiver du maïs et des bananes et à transporter des passagers et des marchandises dans ma barque. Mais tout ça, c'est du passé : aujourd'hui, ma vie a changé du tout au tout. »

Ces mots sortent de la bouche de Juan*, un jeune paysan colombien âgé aujourd'hui de 26 ans, qui a vu ses projets et ses rêves bouleversés par une mine antipersonnel. En 2002, à l'âge de 24 ans, Juan a en effet dû abandonner son village situé dans le département de Norte de Santander (à proximité de la frontière avec le Venezuela) et s'installer à Bogotá pour se soumettre à un programme de réadaptation physique et psychologique. Sa nouvelle vie est pleine de défis et de difficultés. Mais il réussit peu à peu à rebâtir sa vie en tant que survivant de mine.

Juan habitait depuis qu'il était petit avec sa tante Edilia*, qui l'avait élevé. Ensemble, ils cultivaient un terrain dans le village d'Angalia. Ils produisaient du maïs et des bananes qu'ils vendaient au marché. L'argent que ce commerce leur rapportait, en plus de ce que Juan gagnait en transportant des passagers et des marchandises au moyen de sa barque, leur permettait de subvenir à leurs besoins.

Le 7 mai 2002, cependant, tout bascula en un instant. Ce jour-là, après une visite à des membres de sa famille vivant dans un autre village, Juan avait décidé de rentrer à la maison. Il prit donc un bus pour une partie du chemin et puis il fallait compléter le reste du trajet à pied. Il s'est arrêté pour un goûter avant de reprendre son parcours. C'était un voyage qu'il ne terminerait jamais.

Tout à coup, une explosion projeta Juan à plusieurs mètres de distance. « Malgré la violente douleur, je n'ai pas perdu connaissance. Je savais que j'avais marché sur une mine. J'ai immédiatement pensé aux piles de feuilles sèches que j'avais vu sur le chemin, qui vraisemblablement camouflaient les mines. »

« Je me mis à crier à tue-tête et à appeler au secours : la région regorgeait d'hommes en armes d'autant plus susceptibles de me venir en aide que j'étais un civil. Ce furent finalement quatre villageois qui, ameutés par mes cris, vinrent à mon secours. Ils m'installèrent à bord d'une barque à moteur : je saignais abondamment et la douleur était infernale. »

« Après avoir navigué un quart d'heure, nous parvînmes à Puerto Catatumbo, d'où on me transporta en une demi-heure à Filo Gringo, en voiture. Là, je reçus les premiers soins. J'étais conscient mais j'avais le sentiment que j'allais mourir. On m'emmena ensuite en camionnette à El Tarra,

où nous arrivâmes après deux heures de route. Là, une ambulance me prit en charge et, six heures après, je me retrouvais à Ocaña. »

Juan se souvient que pendant le trajet de El Tarra à Ocaña, ils furent obligés de faire halte à plusieurs reprises aux points de contrôle installés par les groupes armés le long de la route, et qu'ils durent se soumettre à des fouilles. « Chaque fois que nous nous arrêtions, malgré la gravité de mes blessures, il fallait recommencer à raconter ce qui était arrivé et, le plus important, prouver que j'étais un civil », se remémore Juan. À Ocaña, en dépit de tous les efforts déployés par les médecins pour sauver sa jambe gauche, Juan dut finalement être amputé. Huit heures trois quarts s'étaient écoulées avant que Juan puisse recevoir des soins.



Colombie. Juan tente de reconstruire sa vie après avoir perdu une jambe dans un accident dû à une mine antipersonnel.
© CICR/RIOS Carlos



Six jours plus tard, Juan pouvait quitter l'hôpital d'Ocaña. Il se rendit à Cúcuta, capitale du département de Norte de Santander où des cousins l'hébergèrent. Sa tante vint le voir. Elle avait l'air préoccupé et lui dit qu'elle avait décidé de ne plus rentrer au village : elle préférait tout perdre et rester à Cúcuta. Juan lui demanda ce qui se passait. Elle lui raconta que des individus le recherchaient parce qu'apparemment il avait déposé plainte et que s'il ne la retirait pas, sa famille en paierait les conséquences. « Le plus drôle c'est que je n'ai jamais déposé de plainte à propos de l'incident. D'ailleurs, à quoi bon ? », ironise Juan.

La phase critique immédiatement postérieure à l'accident dépassée, l'étape la plus difficile allait commencer pour Juan : sa réadaptation. Sur recommandation des médecins de l'hôpital de Cúcuta, où il avait été soigné pendant plusieurs mois, Juan prit contact avec des collaborateurs du bureau du CICR, qui lui parlèrent de la possibilité qu'il se rende à Bogotá et soit intégré dans un programme de réadaptation financé par le CICR. Il n'hésita pas un instant.

À l'institut San Felipe Neri de Bogotá, en plus des programmes de réadaptation physique et psychologique auxquels il participe, Juan suit une formation professionnelle visant à lui permettre de gagner sa vie malgré son handicap. Juan apprend à devenir boulanger, et il a l'intention de rester à Bogotá, qui « est une ville plus adaptée aux besoins d'un handicapé ». Et il se pose la question : « D'ailleurs, que pourrais-je bien faire maintenant à la campagne ? »

Comme Juan, des centaines de Colombiens ont été contraints de renoncer à leurs rêves et de se fixer de nouveaux objectifs par suite des bouleversements provoqués dans leur vie par les mines antipersonnel.

« La guerre que nous vivons est absurde, commente Juan. Nous sommes tous frères et nous nous entretenons. Je me demande parfois comment de telles choses peuvent arriver? »

En dépit d'un conflit armé interne de longue date, la Colombie a adhéré en 1999 à la Convention sur l'interdiction des mines antipersonnel. Cependant, en raison de l'intensification du conflit depuis 2002, le problème des mines antipersonnel se pose malheureusement avec toujours plus de gravité et le nombre des victimes, civiles et militaires, ne cesse d'augmenter. L'action antimines est, elle aussi, entravée par le conflit armé. L'assistance aux victimes – comme Juan – et la formation à la réduction des risques dus aux mines sont au nombre des mesures prises pour diminuer la menace qu'elles font peser sur les civils. De telles activités sont essentielles si l'on veut alléger les souffrances causées par les mines antipersonnel en Colombie.

Petit à petit, Juan a appris à voir la vie avec optimisme. Il réfléchit déjà à la manière dont il pourra réunir des fonds pour monter sa propre entreprise, une fois qu'il aura terminé son apprentissage. Il est convaincu que, avec le temps, il réussira.

Par **Carlos Ríos**,
délégation du CICR, Bogotá

« La guerre que nous vivons est absurde, commente Juan. Nous sommes tous frères et nous nous entretenons. Je me demande parfois comment de telles choses peuvent arriver? »

Seize mois se sont écoulés depuis le moment où Juan est arrivé à la capitale. Sa vie a changé du tout au tout et ses rêves d'antan se sont envolés. Il a été très ébranlé psychologiquement par l'accident dont il a été victime. Pendant des mois, il a eu des problèmes de sommeil : il avait peur, était anxieux et se demandait ce qu'il allait devenir.

Quant à sa tante, elle est toujours à Cúcuta, où elle essaie de survivre. Elle n'a pas pu venir lui rendre visite à Bogotá et lui n'a pas pu aller la voir non plus.

Le texte de ces récits peut être cité intégralement ou en partie ; si le texte est repris dans son intégralité, le nom de l'auteur et la délégation du CICR sont à mentionner.

Des images haute résolution pour impression peuvent être obtenues auprès du Centre de documentation et d'information du CICR (CID) cid.gva@icrc.org ou +41 22 730 20 30.

Si un contact direct est souhaité avec l'auteur du texte ou les personnes mentionnées dans le récit, prière de se mettre en rapport avec Carlos Ríos à bogota.bog@icrc.org ou avec Camilla Waszink à weapons.gva@icrc.org ou +41 22 730 26 67.

* Noms fictifs